

hommes de génie refusèrent toujours de s'adjoindre ; ils acceptaient sans doute les louanges, — l'encens plaît, même aux dieux, — mais leur raison répugnait à louer le plus inflime poëte. Nonobstant ces quelques abstentions, la société fut très-nombreuse ; mais à la fin, les éloges, improvisés comme le reste, devinrent de si mauvais goût que personne ne les voulut lire, et l'association tomba sous les dédains publics.

Toutefois l'esprit s'en conserva chez la race littéraire ; les barbouilleurs de papier regrettèrent toujours ces commodes usages du passé, et travaillèrent souventefois à les remettre en vigueur. Il se fit une grande tentative en ce sens sous Louis XIV ; heureusement les sifflets de Molière et de Boileau tuèrent l'entreprise. C'est alors sans doute que, pour fuir leur franchise importune, et suivre à son aise les coutumes des anciens jours, Vadius passa en Amérique où sa postérité vit et règne encore aujourd'hui.

Tous les hommes de lettres présents ce soir, sont, j'en suis sûr, des Alcestes en littérature, et n'apprennent que les ouvrages marqués au coin du bon goût, aussi, puis-je dire sans crainte de blesser personne, que la manie de l'apothéose mutuelle est trop répandue parmi vous.

Au premier sonnet, au premier article, tous les littérateurs s'empres- sent d'applaudir en criant : *Dignus, dignus, dignus intrare*, et l'on passe au rang des Dieux.

Quelques puristes voudraient peut-être un peu plus de sévérité, mais on leur dit : Notre pays est jeune et notre littérature dans l'enfance ; il ne faut pas décourager la jeunesse en exigeant la perfection.

A cette objection, je puis répondre avec le poëte : " Opposez-vous au mal avant qu'il s'enracine, s'il séjourne, il rend vain l'art de la médecine." D'ailleurs nos pères nous ont légué une belle langue, la langue de Racine et de Bossuet, et nous ne pouvons prétendre la perfectionner. Notre de-

voir est plutôt de la maintenir dans sa pureté, en imitant les grands maîtres dans leur clarté, leur noble élégance, leur concision. Qu'importe à la province si la critique étouffe quelque centaine de mauvais écrits, et si les intrus dans la carrière littéraire deviennent maçons, si c'est leur métier ? Produire peu, mais donner de bons produits est une devise française qui devrait être notre règle. Qu'on ne laisse passer que des œuvres de bon aloi, et les hommes de talent s'en trouveront mieux. Certains aujourd'hui de l'indulgence publique, ces derniers ne polissent plus leurs ouvrages, et, à part un peu d'originalité, rien ne les distingue des mauvais auteurs.

La crainte des sifflets leur serait salutaire, et plus tard ils seront reconnaissants d'une rigueur qui leur vaudra une gloire durable au lieu d'éphémères succès.

Une chose à déplorer c'est notre esprit d'imitation : il semble qu'un canadien-français ne puisse imaginer rien de passable, et qu'il lui faille absolument tout emprunter aux étrangers. On copie sans cesse, et souvent même, par une imitation multiple, on trouve moyen de singer dans une même page dix auteurs à la fois. On s'en approprie surtout merveilleusement les défauts, sans jamais s'élever jusqu'à ces qualités, jusqu'à ce je ne sais quoi qui est le propre du génie. Poètes, romanciers, journalistes, presque tout le monde, veut faire du Hugo, du Balzac ou du Dumas. L'enflure, l'incorrection, les longueurs, les redites, les trivialités sont à l'ordre du jour. J'ouvre un livre au hasard et je tombe sur une platitude.

*Atcippe* est grave et sentencieux ; tout lui est matière à axiôme. Au tour qu'il donne à sa phrase vous croiriez qu'il émet une maxime nouvelle destinée à devenir le refrain de l'humanité. A ce jeu, il est plus fécond que Sancho en proverbes, et il rendrait des points à Victor Hugó. Si ces expressions prétentieuses si gnifiaient quelque chose, passe en-